

Associations passerelles entre cultures et entre générations

Depuis presque deux siècles, les associations même sous des concepts différents ont toujours eu comme fonction de créer du lien social à l'intérieur des groupes entre les individus et entre les « cellules » et secteurs qu'elles forment. Nous le montrons en revisitant rapidement quelques grands sociologues: Tocqueville, Durkheim et Putnam en particulier. L'étanchéité entre le secteur public et le secteur privé se rompt à la faveur de missions et de cahiers des charges confiés aux associations. Elles ont introduit un peu de concurrence dans un secteur théoriquement non lucratif et solidaire. Les relations entre les acteurs et surtout entre les salariés et les bénévoles souffrent quand le projet associatif n'est pas assez puissant pour donner une cohésion à l'association et une fusion à l'action collective. Les frontières entre les générations sont elles aussi fortes dans une société qui fait de l'échelle des âges et des groupes d'âges une constante à côté des groupes sociaux et des classes sociales. L'éducation populaire dans un échange plus égalitaire des savoirs entre formateurs « sachant » et personnes en formation rompt un peu ce paradigme. L'Europe nous apporte de nouveaux modèles et oblige à repenser les associations comme des passeurs de cultures et de nouveaux modèles.

Les associations réponse à la question sociale.

Les associations ont eu et ont un rôle fondamental pour tisser un lien entre les individus mais aussi pour être médiatrices entre l'Etat et les citoyens. Plusieurs sociologues et penseurs sociaux en ont découvert les vertus depuis le XIX^e siècle: Tocqueville, Durkheim et Putnam.

Les associations ont d'abord répondu à la question sociale. Elles avaient selon Sainsimon, Fourier ou Villermé, un rôle sociétal large incluant l'élaboration d'actions collectives qui pouvaient fournir la matrice d'actions publiques.

La société devait devenir une grande famille en reproduisant le mode de solidarité qui la constitue. Jean Jaurès¹ ou Maurice Hauriou² mettaient l'Etat au premier plan, et laissaient

1

Jaurès Jean, « Les employés et ouvriers des chemins de fer » *La Dépêche*, 15 juin 1892

une place à l'action associative, cette dernière était pensée comme un complément à l'action de l'Etat. Pour Jean Jaurès l'association était proche d'une organisation mutualiste ouvrière.

A des époques fort différentes et avec des contours variés, Saint-Simon, Louis Blanc, Le Play ou Jean Jaurès ont donc développé le projet, le concept et l'idée d'association.

En 1905, Charles Gide définit l'économie sociale de manière large: « *les rapports volontaires, contractuels, quasi contractuels ou légaux, que les hommes forment entre eux en vue de s'assurer une vie plus facile* » Charles Gide y incluait les actions ouvrières (comme Jean Jaurès), étatiques et patronales. Les associations ont de manière évidente deux racines, l'une dans le mouvement ouvrier l'autre dans les oeuvres patronales et religieuses.

Nous devons aussi faire référence à Ferdinand Tönnies³ qui distingue communauté et société:

*Gemeinschaft et Gesellschaft: Gemeinschaft c-à-dire une communauté traditionnelle, de petite taille, reposant sur un sens universel de solidarité et Gesellschaft une société moderne, rationaliste et impersonnelle reposant sur l'intérêt personnel. La modernité serait l'ennemi de la civilité et amie de la barbarie et de la violence*⁴.

Tönnies⁵ a analysé les conséquences du passage de l'ère préindustrielle à l'ère industrielle. Aux liens de nature individuelle fondés sur le sang, l'affection, le respect et la crainte de la communauté traditionnelle se substitueraient les liens d'ordre rationnel fondés sur le contrat et l'intérêt de la société moderne. N'est-ce pas contre cette société que certains se révoltent aujourd'hui en appelant à un retour à la communauté?

Alexis de Tocqueville

Citons quelques passages de la « Démocratie en Amérique »⁶.

« *Les Américains de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les esprits s'unissent sans cesse* ». C'est ainsi que les Américains ont acquis le sens de la communauté, l'esprit public, et le respect de la loi.

A côté des associations, d'autres institutions allaient dans le même sens : la famille, la religion, qui a de fait un grand rôle dans les institutions américaines. Tocqueville était convaincu que la religion allait dans le sens d'un choix libre et indépendant, qu'elle servait à réguler notre goût pour le bien être matériel ainsi que les tendances individualistes exacerbées par la démocratie et l'égalité. Mais l'association n'est pas la courroie de transmission du pouvoir, elle peut être un contre- pouvoir.

Il n'y a pas de pays où les associations soient plus nécessaires, pour empêcher le

• ² Gilles Jeannot « La théorie de l'institution de Maurice Hauriou et les associations », *Annales de la recherche urbaine*, 2001, n°

³ Tönnies Ferdinand, *Communauté et société*. Catégories fondamentales de la sociologie pure. Titre allemand original: GEMEINSCHAFT UND GESELLSCHAFT. Paris, Les Presses universitaires de France, 1977

⁴ Voir Zigmunt Bauman, *Modernité et holocauste*, La Fabrique 2002

⁵ Ferdinand Tönnies a été président de la Société allemande de sociologie de 1909 à 1933

⁶ De Tocqueville Alexis, *De la Démocratie en Amérique*, 1ere édition 1831. Gallimard 1992, Paris

despotisme des partis ou l'arbitraire du prince, que ceux où l'Etat social est démocratique .

Dans les pays démocratiques, la science de l'association est la science mère; le progrès de toutes les autres dépend des progrès de celle-là.

Parmi les lois qui régissent les sociétés humaines, il y a en a une qui semble plus précise et plus claire que toutes les autres. Pour que les hommes restent civilisés ou le deviennent, il faut que parmi eux l'art de s'associer se développe et se perfectionne dans le même rapport que l'égalité des conditions s'accroît.

Il n'y a rien, suivant moi, qui mérite plus d'attirer nos regards que les associations intellectuelles et morales de l'Amérique. Les associations politiques et industrielles des Américains tombent aisément sous nos sens; mais les autres nous échappent ; et si nous les découvrons, nous les comprenons mal, parce que nous n'avons presque jamais rien vu d'analogue.

Non seulement ils ont des associations industrielles et commerciales auxquelles tous prennent part, mais ils en ont encore mille autres espèces: de religieuses, de morales, de graves , de futiles, de fort générales et de très particulières, d'immenses et de fort petites: les Américains s'associent pour donner des fêtes, fonder des séminaires, bâtir des auberges, élever des églises, répandre des livres, envoyer des missionnaires aux antipodes; ils créent de cette manière des hôpitaux; des prisons, des écoles. S'agit-il enfin de mettre en lumière une vérité ou de développer un sentiment par l'appui d'un grand exemple, ils s'associent.

Des lors que les américains s'unissent, ils ne sont plus des hommes isolés mais une puissance qu'on voit de loin, et dont les actions servent d'exemple; qui parlent, et qu'on écoute. J'ai appris qu'aux Etats Unis cent mille citoyens effrayés des progrès de l'ivrognerie se sont engagés à s'abstenir d'alcool. Si ces cent mille hommes eussent vécu en France, chacun d'eux se serait adressé individuellement au gouvernement, pour le prier de surveiller les cabarets sur toute la surface du royaume...

Partout où, à la tête d'une entreprise nouvelle vous voyez en France le gouvernement et en Angleterre un grand seigneur, comptez que vous apercevrez aux Etats Unis une association

Réfléchissant sur les conditions sociales qui ont soutenu la démocratie en Amérique, Alexis de Tocqueville attachait une grande importance à la propension des Américains à former des organisations civiles et politiques. Les associations civiles contribuent à l'efficacité et à la stabilité du gouvernement démocratique, à cause de leurs effets internes sur les membres individuels et de leurs effets externes sur le régime politique dans son ensemble.

Un des grands commentateurs de Tocqueville, fût Raymond Aron qui le fit rentrer dans la cour des sociologues. Tous les deux à presque un siècle de distance ont essayé de penser la société démocratique.

Les associations selon Emile Durkheim⁷

L'intégration sociale s'opère au sein de quatre sphères : la famille, le travail, l'État et les communautés (amis, groupes de pairs, associations...)

L'association est le groupement social intercalé entre l'Etat et les individus. Il a comme fonction de distribuer des secours, il a un rôle de réparation, d'oeuvres et de culture. En un sens, c'est l'ancêtre des comités d'entreprise. Durkheim se montre visionnaire en faisant des associations les organes indispensables de la machine sociale. Pour lui l'association naît de l'initiative d'une personne mais va en rassembler plusieurs et va être institutionnalisée.

Faire référence à Emile Durkheim est évidente puisqu'il souligne dans un texte classique, l'importance de ces groupes secondaires qui s'intercalent entre l'Etat et les individus pour les attirer dans leurs systèmes d'action et les entraîner dans le torrent général de la vie sociale.

« Une société composée d'une poussière infinie d'individus inorganisés, qu'un Etat hypertrophié s'efforce d'enserrer et de retenir, constitue une véritable monstruosité sociologique. »

Abram de Swaan⁸ a complété la réflexion de Durkheim en parlant de l'effet de désolidarisation des associations qui isolent les individus. La face cachée des associations est de réunir des personnes qui partagent un même objectif, un même projet et qui de ce fait peuvent s'isoler et créer un groupe dont la force et la cohésion trouvent leur énergie bien souvent dans l'opposition ou la différence avec d'autres groupes.

Robert Putnam⁹

Robert Putnam, sociologue américain contemporain, établit une distinction entre deux types de capital social : le bonding capital (bonding: formation de liens affectifs en anglais) et le bridging capital (qui crée des ponts). Le *bonding capital* est celui qui est créé par une socialisation entre personnes semblables: de même âge, de même race, de même religion, etc. Mais afin d'obtenir des sociétés paisibles dans un pays multiethnique, un second type de capital social est nécessaire. *Bridging*, c'est ce qu'on fait quand on devient amis de personnes qui ne nous ressemblent pas, comme les supporters d'une autre équipe de football. On se rassemble parce que l'on est semblables. C'est d'une certaine façon la réponse communautaire. Putnam parle de *bonding social capital*.

Le bridging social capital se trouve dans les associations regroupant des personnes ayant des

⁷ Durkheim Emile, De la Division du travail Social, Alcan Paris, 1893

⁸ Abram de Swaan, Sous l'Aile Protectrice de l'Etat, PUF 1995 et mon commentaire dans divers textes .

⁹ Robert Putnam "Bowling Alone: America's Declining Social Capital" Journal of Democracy 1995

identités différentes et permettant de communiquer entre différents secteurs de la vie collective. Un lieu ressource sur un quartier ou l'adepa est typiquement l'occasion donnée de jeter des passerelles entre des initiatives associatives et en même temps d'aider à construire une communauté locale.

Enfin, une troisième fonction, remplie par les associations, est de consolider des relations plus larges, avec la société et avec les institutions publiques qui font la régulation sociale et de la gouvernance. Putnam parle alors de *linking social capital*. Ce sont essentiellement les grands réseaux associatifs qui jouent ce rôle. Mais aussi tout ce qui permet à des structures très locales de se connecter aux dispositifs institutionnels...

Dans son ouvrage, Putnam présente quelques-uns des thèmes centraux du débat. La citoyenneté dans la communauté civique implique l'égalité des droits et des obligations pour tous. Une telle communauté est liée par des relations horizontales de réciprocité et de coopération et non par des relations verticales d'autorité et de dépendance. Les citoyens agissent comme égaux. Les citoyens dans une communauté civique sont plus que pleinement actifs, orientés vers le public et égaux.

Le capital social renvoie à un bien collectif, une composante essentielle de toute société et de tout groupe humain constitué comme tel, ce qui en « colle » ensemble les différents éléments, pour reprendre une expression fréquemment utilisée par Putnam lui-même (social glue). Ce n'est donc pas un outil de domination, mais la ressource mobilisée pour tisser un lien social, à la fois la matière et la dynamique du lien social, de tout lien social. On a dès lors affaire à un concept particulièrement ouvert et malléable, apte à s'appliquer à une grande variété de réalités dans une non moins grande variété de situations. C'est à la fois sa faiblesse et sa force.

Robert Putnam distingue les *machers* et les *schmoozers*. Les *machers* ont des activités formelles : clubs, églises, travaillent dans des associations (s'activent). Les *schmoozers* ont des activités plus spontanées, moins organisées, plus flexibles. Ils sont sociables, jouent aux cartes, reçoivent des amis. Souvent ce sont les femmes qui ont un capital social plus important et qui l'entretiennent.

Les définitions de Robert Putnam se réfèrent soit à la forme des réseaux, soit à leur orientation¹⁰. Relèvent des premières distinctions, celles entre « réseaux formels » et réseaux informels », « réseaux organisés » et « réseaux diffus », « liens forts » et « liens faibles », et celles relatives à la « densité » des réseaux relationnels (*thick et thin networks*) qui renvoient au nombre et au degré de recouvrements et de renforcements mutuels des réseaux auxquels peut participer un individu. Dans un schéma en rosace on voit que les acteurs sociaux sont au centre de diverses constellations et de diverses appartenances et de ce fait de rôles sociaux.

Associations: vous avez-dit médiateurs ?

Il y a deux modèles différents d'association, l'un articulé sur la participation des « usagers »

¹⁰ Voir aussi le texte de Jean-Pierre Worms (FONDA) sur Putnam et les notes dans Wikipedia.

(bénéficiaires), l'autre qui comprend davantage d'assistance et de distance entre l'aidant et l'aidé. C'est le modèle français par comparaison avec d'autres modèles où l'entraide est plus fréquente ou bien où le pouvoir vient des « grassroots »¹¹, l'appropriation par chaque individu se faisant mieux quand ils décident. L'association apparaît bien comme le lieu de lien social, de cohésion sociale, de communion et de fusion mais aussi d'empowerment (pouvoir d'agir).

Un autre modèle est celui des groupes d'entraide où les personnes partagent le même handicap ou le même problème: maladie, addiction, situation sociale et s'y engagent de manière forte et spécifique.

L'institutionnalisation dans les associations se fait lentement via des fédérations, des réseaux, des regroupements. L'Etat via des personnes, des contrôles et des règlements régule et tue parfois la vitalité associative. L'étanchéité n'est pas toujours grande entre le secteur public et le secteur privé non lucratif, qui peut être récupéré par des aides financières. Sur le terrain, l'association se situe surtout sur le créneau d'une transversalité horizontale (celui du *bridging social capital*), mais pour revivifier les autres formes, celles des appartenances, des identités et celles du lien social plus global, son dynamisme tient à sa capacité d'accompagner la constitution d'acteurs sociaux et leur entrée dans l'espace public.

Les hommes et surtout les femmes des associations jouent un rôle de médiateurs, de revendication et de révélateurs allant jusqu'à des dissidences. Certaines personnes en difficulté ne trouvent pas spontanément les voix et les voies pour s'exprimer. En faisant de la revendication une fonction à part, on prolonge une relation d'assistance et de dépendance. C'est la solution la plus facile. L'autre solution est ce que nous avons appelé l'empowerment¹². Il faut donner alors le savoir aux personnes qui sont le public et les acteurs des associations afin qu'elles agissent et s'expriment elles-mêmes.

Les associations bien souvent et les dispositifs sociaux sont spécifiques, cloisonnés et complexes. Il faut construire une force collective et des passerelles. Il ne faut pas trop ni représenter ni déléguer mais former et soutenir les militants venant du terrain, de l'action et souvent acteurs et même victimes.

Bien sûr la qualité de la participation tient aussi à l'efficacité du résultat, et donc au professionnalisme et à la qualité des relations techniques et politiques. Mais en se professionnalisant, l'association ne doit pas perdre sa vraie ressource, et renoncer à ce que toutes les contraintes technico-financières, professionnelles, de son activité soient comprises, appropriées, par les personnes concernées¹³.

Entre bénévoles et salariés: quelles frontières?

Le bénévolat s'est développé au sein des associations et dans des réseaux et des groupes bien avant la loi de 1901, nous l'avons lu en lisant Tocqueville ou Durkheim. Mais depuis

¹¹ Mot anglais ou plutôt américain pour exprimer que le pouvoir vient de la base et du haut, qu'il ne s'agit pas d'un pouvoir descendant.

¹² Dan Ferrand-Bechmann, « *Le bénévolat des étudiants, le pouvoir d'agir* » l'Harmattan 2006

¹³ Voir article de JP Worms, CERAS

lors l'explosion associative est formidable¹⁴. Bénévoles, militants, volontaires, citoyens actifs : les mots pour le dire sont multiples. Sous des bannières diverses et pour des valeurs et des motifs qui évoluent, les individus s'engagent davantage dans les associations que dans les syndicats et même dans la vie politique. Certains laboratoires avancent des chiffres de treize millions de bénévoles : mais probablement cette amplitude cache des adhérents et des bénévoles très ponctuels¹⁵ ou des positions multiples. Il est certain qu'à des degrés divers et dans emplois du temps variable qui vont d'un engagement ponctuel et éphémère à un quasi plein temps, les citoyens donnent de plus en plus de temps à l'action collective. L'augmentation du temps de vie et de temps libre en sont une des causes. La volonté de créer du lien une autre cause.

Est-ce l'effet d'une culture de la dépersonnalisation des rapports humains dans les rapports de travail y compris jusqu'aux caisses automatiques des autoroutes ou des supermarchés? Les associations offriraient un espace où les rapports humains peuvent être plus proches, moins bureaucratiques et où les frontières entre la relation marchande et non marchande seraient perméables. On peut voir évoluer deux types d'espaces associatifs, l'un où les frontières entre bénévoles et professionnels sont floues et l'autre où les murs sont solides et où les bénévoles et les professionnels évoluent difficilement ensemble et se définissent comme différents. De ce fait les associations doivent trouver des moyens de créer une culture commune et de privilégier l'identification au groupe. La liberté des bénévoles oblige à une contractualisation des rapports afin d'éviter leur désertion des associations pour qui leur travail est indispensable.

Dans un espace associatif entre le monde bénévole et le monde professionnel il n'y a pas tant de frontières ni de différences entre les acteurs. C'est surtout le cas quand le projet commun militant est fort ou bien quand la norme est celle de l'échange et de l'entraide.

Entre le bénévole et le salarié, il y a de plus en plus de statuts intermédiaires (volontaire, service civil, bénévole en plus de son travail, tig, service à autrui dans le cadre d'une mission de service public, engagement politique communal faiblement rémunéré...) et il est souvent difficile de distinguer les uns des autres. Mais la définition de « soi » et l'interprétation par les autres de certains statuts varient comme celui de volontaire perçu comme un sous-emploi ou bien comme un engagement « heureusement » défrayé.

Le bénévolat reste situé entre deux types d'actions et deux types de rapports aux valeurs : le travail et l'activité, l'engagement et le non engagement. Si il reste comme le dit Robert Putnam dans le « faire pour et le faire avec », il reste dans « le faire » ou l'action, c'est-à-dire la production d'un service¹⁶.

L'absence de frontière entre les deux types d'acteurs : bénévoles et professionnels semble congruente et « normale » dans un monde de l'altruisme et de l'alternatif où il y a un projet fort ou bien lorsque l'argent n'est plus érigé en valeur suprême par exemple dans les

¹⁴ Dan Ferrand-Bechmann, *Le Métier de Bénévole*, Anthropos 2000; Paris

¹⁵ Edith Archambault et Viviane Tchernonog; Travaux du Laboratoire d'Economie Sociale.

¹⁶ Robert Putnam

associations type « sel » ou « anonymus »¹⁷ ou de solidarité avec les « sans ». Il s'agit d'être et non d'avoir, d'agir plutôt que d'avoir du pouvoir.

Conclusion

Les liens entre associations en Europe et dans diverses cultures, peuvent être plus faciles entre sociétés différentes où le modèle apparaît comme voisin, sinon tout à fait autre et non concurrent ou non menaçant.

Les liens entre générations sont paradoxales, les associations enferment comme les autres structures sociales dans des groupes de pairs et dans des cohortes d'âges. La désolidarisation entre les groupes d'âges est réelle et les associations, souvent structurées autour de groupes d'âges homogènes; ont certainement beaucoup à apprendre et transmettre dans ce secteur en favorisant les rencontres entre générations. Remplacer en cela le « travail » des familles? Remplacer les entreprises et les administrations où se côtoyaient divers groupes d'âges? Renouveler les modèles de formation et d'éducation où chacun est dans sa classe en fonction exacte de son âge?

Notre rapide tour d'horizon a montré que le rôle des associations dans la fabrique du tissu social est indéniable mais que des barrières existent encore et que l'éducation populaire peut être un outil formidable entre associations en particulier européennes.

En tous cas l'échange de savoirs non académiques est un des meilleurs passeurs et médiateurs surtout pour l'Europe

¹⁷ Association d'échange de service ou association type alcoolique anonyme.

